Compte rendu, ballet. Caen, le 4 juin 2014, Manège de la Guérinière. Rameau, maître à danser. Les Arts Florissants. William Christie, direction

RAMEAU, MAÎTRE A DANSER : le spectacle événement des Arts Florissants. A Caen, William Christie poursuit un travail captivant sur la forme théâtrale : a contrario de tout ce qu'on avait pu espérer, imaginer, cogiter, le fondateur des Arts Florissants, dans une santé rayonnante ce 4 juin, sait surprendre où on ne l'attendait pas : son nouveau spectacle « *Rameau, maître à danser* » nous étonne ; les deux actes de ballets (*Daphnis et Eglé* puis *La naissance d'Osiris* datant du début des années 1750) ainsi ressuscités trouvent dans l'écrin improbable du Manège de l'académie équestre de la Guérinière (lieu inconnu des caennais jusqu'à il y a 2 mois encore), un dispositif surprenant qui permet en réalité de mesurer une approche concertée, audacieuse, expérimentale entre le mot, la note, le corps. Pour réussir cette alliance prometteuse, la production s'appuie sur la complicité, la jeunesse, la subtilité.



Esprit de famille



C’est peu dire que Bill veille à l’accompagnement, la transmission, le perfectionnement des équipes d’artistes qu’il sait regrouper autour de lui ; c’est une famille qui se retrouve et nous gratifie d’une entente complice, si rare ailleurs. Les chanteurs sont des voix partenaires, désormais familières au chef (et aux spectateurs qui les suivent pas à pas depuis leurs débuts) : on y retrouve les anciens lauréats du Jardin des Voix, l’académie vocale fondée à Caen avec le concours du Théâtre de Caen et son directeur Patrick Foll : **Sean Clayton, Elodie Fonnard, Reinoud von Mechelen…** Chacun y approfondit encore son sens de l’espace, ses aptitudes dramatiques en un jeu qui doit être concerté, et compris collectivement (en réalité les préceptes approchés lors du Jardin des Voix et ici concrètement appliqués).
S’y illustrent aussi les 8 danseurs réunis par la chorégraphe

Françoise Denieau, comme les costumes superbes d'**Alain Blanchot** (lequel avait déjà signé auparavant ceux de *Venus and Adonis* de John Blow, la saison dernière au Théâtre de Caen)… Pas de doute en soignant d'infimes détails, les producteurs ont relevé le pari de ce nouveau spectacle. Pour la mise en scène, une ancienne chanteuse des Arts Florissants, **Sophie Daneman** poursuit ses débuts comme scénographe : le résultat est aussi convaincant que pour *Le Jardin de Monsieur Rameau*, créé en une tournée mondiale, amorcée là encore à Caen. L'ex soprano sait faire respirer les corps, les mettre en situation, avec cette once de poésie, de fragilité et de délicatesse qui éclaire d'un autre regard le déroulement du spectacle. En sachant réunir dramatiquement les deux épisodes dansés, Sophie Daneman réussit déjà le défi de la continuité : mais son souci de la justesse s'accorde idéalement au travail du Maestro sur l'articulation, la pulsion, la tension et la détente qui alternent du début à la fin avec une élégance délectable.

Laboratoire théâtral

La proximité avec la scène tout d'abord, fonctionne remarquablement avec une disposition où les deux parties du public se font face, enserrant le plateau. Les spectateurs ont le sentiment d'être à la place du Roi Louis XV et de la Cour invitée à Fontainebleau pour y assister en petit comité, aux nouveaux ballets de monsieur Rameau, chacun célébrant un événement dynastique. Quand l'équipe des comédiens arrivent sur scène, l'esprit des tréteaux, la connivence d'une troupe apprêtée pour l'occasion se réalisent idéalement.
Autre point remarquable pour tous les spectateurs : debout, fédérateur des énergies combinées, **William Christie**, pour piloter le jeu des danseurs et des chanteurs, fait face à la scène, prodiguant avec cette élégance expressive dont il est le seul à maîtriser la fascinante chorégraphie, une direction souple et nerveuse, racée et coulante : du très grand art qui

porte les musiciens vers l’excellence. Chacun de ses gestes millimétrés, chacune des nuances indiquées vers les musiciens, chaque attaque et chaque articulation pour les chanteurs, s’offre ainsi aux spectateurs. Le travail sur l’expressivité s’en trouve plus éclatant : c’est la leçon d’un très grand maître qui nous est ainsi révélée, visage de face, en attitudes et gestuelles généreuses, expressives, communicatives.



Le fondateur des Arts Florissants renoue ici avec ses meilleures réussites musicales, affirmant par devant tous, dont ses très nombreux élèves et émules, sa totale maîtrise chez Rameau. Dès le commencement, l’on ne saurait demeurer insensible à la poésie languissante de la musique, sa tendresse, sa délicatesse jamais mièvre qui avant l’ère

romantique, sait dévoiler la richesse du sentiment, ici les mystères de l'amour. Avant Béatrice et Bénédicte, Rameau (et Collé, son librettiste) s'intéressent aux liens ténus qui séparent l'amitié de l'amour : ainsi Daphnis et Eglé ne tardent-ils pas à tomber dans les bras l'un de l'autre. Heureuse destinée de deux bergers amis qui deviennent amants sous l'arc tendu d'un Cupidon facétieux très en voix (**Magali Léger**). Le ton est donné : ivresse, extase, ravissement, en particulier dans la musette finale qui fait basculer l'action pastorale dans l'enivrement collectif.

le mot, la note, le corps… : musique et danse fusionnées

La seconde partie (*La Naissance d'Osiris)* est plus enchanteresse encore grâce à l'interaction très aboutie entre le chant et la danse : la première scène fait paraître les danseurs en un tableau nocturne, véritable hymne à la fragilité, finesse et délicatesse à jamais inscrites dans une production sertie de joyaux lyriques que l'on retrouve encore dans le solo de la jeune danseuse qui précède le final.
Absent mais sollicité déjà dans le premier ballet, Jupiter soi-même paraît en un superbe aigle noir sous les traits du noble et altier **Pierre Bessière**.
Rapport troublant entre le chant et la danse, les danseurs semblent prendre l'avantage, confinant déjà au ballet d'action que développera Noverre en fin de siècle. Déjà en 1754, Rameau enchaîne les tableaux avec une grâce inégalée ; certes les airs de bergère et le jeu piquant et drôlatique entre les acteurs font indiscutablement pensé à l'opéra italien : Paris se remet à peine de la Querelle des Bouffons. Rameau prolonge en cela l'esprit champêtre enchanté des madrigaux pastoraux de Monteverdi. Mais à plusieurs reprises, il semble que ce que les mots et le chant ne peuvent exprimer, la danse et le mouvement concerté des corps le disent plus clairement

(superbe solo du danseur russe : **Artur Zakirov**).

Le Théâtre de Caen (et son directeur Patrick Foll) peut être fier d'accompagner Bill et ses Arts Florissants dans des expériences nouvelles à la marge du spectacle musical classique : c'est un laboratoire dont voici une nouveau jalon passionnant. La formule est bien connue des familiers de la Cartoucherie à Vincennes quand Ariane Mouchkine recréait la forme du théâtre en une relation réinventée avec le public : ici, le même sentiment expérimental fait mouche.



MAGIQUE MUSIQUE. Mais l'on aurait tort d'oublier l'essentiel : la pure magie de la musique ramélienne. Du début à la fin, on reste médusé par l'équilibre et la richesse des pupitres de l'orchestre des Arts Florissants, gorgé d'une saine vitalité, traversé par un sens inouï du détail et de l'intensité dramatique. La force du Rameau chorégraphe c'est évidemment l'alternance des passages alanguis, de la transe amoureuse et

tendre, d’un éclair qui foudroie le ciel et terrasse les acteurs sur le plateau ; puis c’est le jeu de l’ensemble quand chant et danse se mêlent. La combinaison s’impose par son intelligence fusionnelle moins sa juxtaposition : déjà les deux disciplines tendent à n’en former qu’une seule vers une forme théâtrale spécifique, singulièrement dramatique. Rien de décoratif ou de superficiel mais un théâtre frappant de sentiments justes. Tel n’est pas le moindre apport de Bill l’enchanteur à la scène ramélienne. Le chef sait en exprimer l’indicible nostalgie ; il a le secret miracle de révéler la profondeur et la gravité d’un Rameau qui n’a rien décidément de décoratif ni de pédant. Autant dire que ce nouveau spectacle en cette année Rameau frappe fort et nous touche par son extrême et profonde délicatesse. Un must.





Caen. Manège de l'Académie de la Guérinière, le 4 juin 2014. Rameau, maître à danser. Les Arts Florissants choeur et orchestre. William Christie, direction musicale. Sophie Daneman, mise en scène. Françoise Denieau, chorégraphie / Nathalie Adam, Robert Le Nuz assistants à la chorégraphie. Alain Blanchot, costumes. Reinoud van Mechelen, Daphnis / Elodie Fonnard, Eglée / Magali Léger, Amour (D&E), Pamilie (Naissance) / Arnaud Richard, grand prêtre / Pierre Bessière, Jupiter / Sean Clayton, un berger (La Naissance). Robert Le Nuz, Nathalie Adam, Andrea Miltnerova, Anne-Sophie Berring, Bruno Benne, Pierre-François Dollé, Artur Zakirov, Romain Arreghini danseurs.

A l'affiche à Caen, les 5, 7, 8 juin. Le 14 juin au Manège du Haras national de Saint-Lô. **A l'affiche du Festival de William Christie en Vendée à Thiré, les 23 puis 24 août 2014**. Production donnée sur le miroir d'eau dans le cadre enchanteur des Jardins de William Christie. Incontournable.

Le 27 septembre 2014 à Mortagne au Perche (festival Septembre musical de l'Orne). Puis tournée française et mondiale à Paris, Dijon, puis Londres, Luxembroug et Moscou. **Diffusion en direct sur culturebox le 8 juin 2014, 17h.** Parution d'un dvd à venir courant 2015.

Informations
Réservations

Illustrations : Philippe Delval 2014

Tournée Rameau, maître à danser
Après sa création au Théâtre de Caen, le programme part en tournée :

Le 14 juin 2014, 21h. Saint-Lô (Manche) : Haras national
Août 2014 : présentation particulière du spectacle à Thiré, dans le cadre du festival Dans les jardins de William Christie : les 23 et 24 août à Thiré.
Le 27 septembre 2014, 19h. Mortagne au Perche, Septembre musical de l'Orne
Le 4 novembre 2014, 20h. Philharmonie de Luxembourg
Les 6 et 7 novembre 2014, 20h. Moscou, Théâtre du Bolchoï
Le 14 novembre 2014, 20h. Dijon, Opéra
Le 18 novembre 2014, 20h. Londres, Barbican Centre
Les 21 et 22 novembre 2014, 20h. Paris, Cité de la musique

APPROFONDIR : d'autres articles sur William Christie et Les Arts Florissants :

CD. **Le Jardin de Monsieur Rameau**
CD. **Belshazzar**
Atys 2011 : l'œuvre au noir du Roi Soleil
Festival Dans les jardins de William Christie, 1ère édition août 2012

Mozart, Schubert, piano à quatre mains par Pennetier et

Ivaldi au TAP de Poitiers



Poitiers, TAP, le 4 juin 2014, 20h30. Piano à quatre mains. Pennetier, Ivaldi. Mozart,Schubert… Jean-Claude Pennetier, Christian Ivaldi : Schubert, Mozart : deux visages du génie musical viennois, préromantique et romantique. Le piano à 4 mains est une discipline collective difficile qui requiert écoute, complicité, entente secrète entre les deux pianistes au clavier. C'est une expérience aussi délicate et ténue que la pratique du quatuor à cordes. Christian Ivaldi, chambriste réputé, joue en duo avec son partenaire familier Jean-Claude Pennetier, deux musiciens qui ont d'ailleurs toujours affirmé leur affinité avec Mozart et … Schubert. Les œuvres de Mozart dévolues aux quatre mains sont de la même veine que les concertos pour piano, présentant en vertiges préromantiques, cette alternance troublante entre insouciance élégante et éclairs tragiques d'une gravité juste et saisissante qui semblent engager jusqu'aux ressources personnelles et intimes de l'auteur. Les Sonates pour quatre mains K497 et K521, remontent aux années viennoises : 1786 et 1787 (l'année de la sérénade Une petite musique de nuit) ; elles précèdent aussi de quelques mois l'achèvement en octobre 1787, de l'opéra Don Giovanni, créé triomphalement à Prague.

Schubert n'avait que 21 ans quand il compose sa sonate D.617, radieuse et extravertie mais il avait déjà abordé tous les genres musicaux avec une grande maîtrise. On ne peut imaginer contraste plus vertigineux et elle aussi plongeant dans les eaux les plus personnelles du créateur, avec la célèbre Fantaisie en fa mineur, mélancolique et d'un balancement instrospectif et méditatif, composée à la fin de la vie de Franz Schubert, dix ans plus tard…



La complicité du duo de pianos porté par Jean-Claude Pennetier et Christian Ivaldi devrait révéler la face miroitante et l'activité intérieure des pièces de Mozart et Schubert, réunies dans ce programme enchanteur.

Jean-Claude Pennetier, Christian Ivaldi
Schubert, Mozart : piano à quatre mains

Poitiers, TAP, auditorium
Mercredi 4 juin 2014, 20h30
durée : 1h40mn avec entracte

W. A. Mozart :
Sonate en ut majeur K.521,
Sonate en fa majeur K.497

Franz Schubert :
Sonate en si bémol majeur D.617,
Fantaisie en fa mineur D.940

Jean-Claude Pennetier, Christian Ivaldi, piano à 4 mains

Informations, réservations :
TAP Théâtre Auditorium Poitiers
1 bd de Verdun 86000 Poitiers
+33 (0)5 49 39 29 29

Illustration : Jean-Claude Pennetier (DR)

Caen. Rameau, maître à danser : 4-8 juin 2014



Caen. Rameau, maître à danser : 4-8 juin 2014. William Christie dévoile le génie chorégraphique de Rameau en une nouvelle production événement. Sur les traces des éblouissantes danseuses devenues légendaires à l'époque baroque, La Camargo ou Marie Sallé, que Rameau a su mettre en avant dans ses ballets éclatants, William Christie et Les Arts Florissants soulignent la verve enchanteresse du Dijonais sur la scène chorégraphique dans un nouveau programme … **"Rameau maître à danser"…** c'est le titre précis de ce nouveau spectacle façonné par les Arts Florissants. William Christie pour l'année Rameau 2014 nous offre deux ballets à redécouvrir (tous deux représentés à Fontenaibleau) dont un ballet peu connu créé pour la naissance du Dauphin, futur Louis XVI, le 12 octobre 1754. Avant la vogue Retour d'Egypte à venir, Rameau aborde l'exotisme de l'Antiquité égyptienne en célébrant la naissance

d’un dieu, Osiris. Dieu majeur du panthéon nilotique qui incarne, thème central de la ferveur antique, la résurrection après la mort. C’est selon la vision de Rameau, toujours soucieux de représenter les mécanismes et phénomènes de la nature, une pastorale heureuse et réjouissante (commande royale oblige) où Jupiter descend des cintres, interrompt la danse des bergers, pour annoncer l’événement heureux : l’amour et les grâces s’associent aux mortels pour célébrer la naissance divine. Ni spectaculaire fracassant, ni apparitions fantastiques (quoique) mais la seule et miraculeuse activité de la danse…

La Naissance d’Osiris, ballet en un acte
Daphnis et Eglé, pastorale
nouvelle production
William Christie, direction
Sophie Daneman, mise en scène
Opéra Théâtre de Caen
Les 4, 5, 7 et 8 juin 2014
Caen, Manège de l’Académie

Les Arts Florissants choeur et orchestre / William Christie, direction musicale
Sophie Daneman, mise en scène / Françoise Denieau, chorégraphie / Nathalie Adam, Robert Le Nuz, assistants à la chorégraphie / Gilles Poirier, répétiteur / Alain Blanchot, costumes / Christophe Naillet, lumières et scénographie

Reinoud van Mechelen, Daphnis / Elodie Fonnard, Eglée / Magali Léger, Amour (D&E), Pamilie (Naissance) / Arnaud Richard, grand prêtre / Pierre Bessière, Jupiter / Sean Clayton, un berger (La Naissance)

Robert Le Nuz, Nathalie Adam, Andrea Miltnerova, Anne-Sophie Berring, Bruno Benne, Pierre-François Dolle, Artur Zakirov, Romain Arreghini, danseurs

Reprises les 14 juin puis 27 septembre 2014

Ce spectacle est également présenté le samedi 14 juin au Manège du Haras National de Saint-Lô et le samedi 27 septembre à Mortagne au Perche dans le cadre de Septembre Musical de l'Orne.

EN LIRE +

LIRE notre critique complète du spectacle Rameau, maître à danser

---

Bruno Procopio grand invité de KTO



Télé, KTO, 7-14 juin 2014. Bruno Procopio, chef d'orchestre. Entretien. Le jeune chef d'orchestre **Bruno Procopio** est l'invité d'Emmanuelle Dancourt dans son émission VIP, du 7 au 14 juin 2014. Rameau, Marcos Portugal, Carl Philipp Emmanuel Bach… les grands noms du baroque européen, de la France et de l'Allemagne des Lumières … jusqu'au Brésil (avec Marcos Portugal qui du Portugal s'expatrie outre Atlantique) n'ont plus de secret pour le claveciniste et chef d'orchestre Bruno Procopio. D'un continent l'autre, de chaque côté de l'Atlantique, le fougueux interprète de François Couperin également (somptueuse lecture des Barricades Mystérieuses) cultive les champs florissants de la conversation musicale, apportant chez Rameau un tempérament et une énergie peu

commune, à Caracas ou à Rio, à la tête des instrumentistes du Simon Bolivar Orchestra ou ceux de l'Orchestre Symphonique du Brésil, les ferments de la pratique historiquement informée. Il a joué puis enregistré les *Pièces pour clavecin en concert*, puis un programme d'extraits d'ouvertures et de ballets de Rameau à Caracas avec l'orchestre de Gustavo Dudamel, l'Orchestre Simon Bolivar du Venezuela (2 disques événements édité par le label Paraty). En quelques années, le bouillonnant chef, maestro affûté, doué d'un rare sens dramatique aura révélé la verve prérossinnienne de **Marcos Portugal** (recréation à Rio de son joyau comique *L'oro no compta amore* de 1804, joyau lyrique délirant qui préfigure directement Le Barbier de Séville de Rossini) tout en soulignant sa haute inspiration sacrée en jouant la fameuse *Missa Grande* à Cuenca (Espagne). Admirable interprète de **Jean-Philippe Rameau**, Bruno Procopio pour l'année 2014, vient de diriger en avril 2014, les *Grands Motets* du Dijonais : fougueuses pièces spectaculaires (avec chœur), surtout hautement lyriques avec le concours de la diva ibérique Maria Bayo… Bruno Procopio dans une mise en place impeccable a souligné la science expérimentale et foisonnante du Rameau d'avant les opéras (son premier ouvrage est créé en 1733 : Hippolyte et Aricie ; les grands Motets auraient été composés à Lyon vers 1714)…

Engagé, passionné dans le renouvellement des oeuvres baroques (mais pas que), Bruno Procopio évoque sa carrière, ses goûts, son expérience de la direction. Prochainement, il dirigera à nouveau l'Orchestre Symphonique du Brésil à Rio (septembre 2014 dans la résurrection d'un opéra méconnu de Sacchini, Renaud, fleuron de l'opéra français à l'époque de Marie-Antoinette) puis l'Orchestre national de Lille (décembre 2014) …. Sur le plateau de KTO est également invitée aux côtés de Bruno Procopio, la comédienne centenaire Gisèle Casadesus.

Bruno Procopio, grand invité de KTO

Magazine VIP, Visages inattendus de personnalités. Présenté par Emmanuelle Dancourt.

Samedi 7 juin à 20h40

Dimanche 8 juin à 17h00 et 1h35

Lundi 9 juin à 11h10

Mardi 10 juin à 7h50 et 22h45

Jeudi 12 juin à 11h00

Vendredi 13 juin à 14h35

Samedi 14 juin à 8h40

L'émission sera également accessible sur le site de KTO dès sa première
diffusion : http://www.ktotv.com/videos-chretiennes/emissions/v.i.p..html

---

DVD. Rossini : Otello (Bartoli, Zurich, 2012)



DVD. Rossini : Otello (Bartoli, Tang, Zurich, 2012). Cecilia Bartoli fait toute la valeur de cette production zurichoise enregistrée ici lors de sa première présentation en 2012 avant sa reprise récente à Paris (TCE, avril/mai 2014). La mezzo est Desdemona, soulignant combien avant Verdi, le profil des protagonistes est finement ciselé sur le plan musical. L'amoureuse victimisée saisie par la jalousie dévorante du maure y paraît dans toute l'étendue du mythe romantique. A l'aune du ténébrisme shakespearien, soulignons comme une arche progressive, l'intensité d'une voix furieuse au I et II, jusqu'à la prière intérieure, déchirante du III. Les contrastes sont éblouissants, l'intelligence dramatique fait feu de tout bois avec un raffinement expressif et vocal, indiscutable. Sa stature tragique s'impose sur scène, à l'écran et de toute évidence en objet uniquement sonore : sans la réalisation scénique et visuelle, sa Desdemona marquerait de la même façon les esprits et les oreilles.

Pour Bartoli et rien que pour elle …

A ses côtés, l'Otello d'Osborn est honnête malgré des aigus plutôt serrés ; plus vibrant et palpitant, donc libre dramatiquement, le Rodrigo de Camarena. Moins évident et naturel le Iago de Rocha, plus contraint et poussé. Evidemment, la mécanique seria rossinienne n'échappe pas au chef Muhai Tang mais son manque de « laisser respirer », ses absences de suspensions sur le fil du verbe languissant ou frénétique, marque les limites d'une direction pointilleuse, étrangère à tout souffle embrasé. Heureusement les instruments d'époque de La Scintilla (l'orchestre sur instruments anciens

de l’Opéra de Zurich) apporte une couleur spécifique, très à propos avec le souci linguistique de l’excellente Bartoli.

Moins inspiré qu’auparavant, le filon jusque là poétique Caurier et Leiser dessine un drame vénitien sans aucune ombre ni finesse : une succession de gags et d’idées gadgets qui rétrécisse le mythe romantique et passionnel, en fait divers vériste, misérabiliste, d’une austérité asphyxiante qui atteint les idées même de l’actualisation. Pas sûr que l’image lolita addicted à la bière de Desdemona renforce ou éclaire le jeu de la diva romaine qui n’a pas besoin de tels détails anecdotiques pour sortir et déployer sa fabuleuse furià lyrique (on atteint un comble de ridicule quand la chanteuse s’asperge de bière : mais bien sûr pour rafraîchir son tempérament embrasé ??!!)… L’intelligence eut été d’éviter de tels écarts. Décidément, pour Bartoli et rien que pour elle.

Gioachino Rossini (1792-1868): Otello ossia Il Moro di Venezia. Cecilia Bartoli, John Osborn, Peter Kalman, Javier Camarena, Edgardo Rocha, Liliana Nikiteanu, Nicola Pamio, Ilker Arcayürek. Orchestra La Scintilla. Muhai Tang, direction (1 dvd Decca).

Debora Waldman dirige Don Giovanni à Sceaux



Sceaux, château (92). Debora Waldman dirige Don Giovanni, les 13, 14 juin 2014, 20h30. Pour sa 14ème édition, Opéra en plein air présente un nouvel opéra en plein air, à Sceaux devant la superbe façade néobaroque du château de Sceaux côté cour, le jeune chef d'orchestre brésilienne Debora Waldman, l'une des baguettes lesplus inspirées de sa génération aborde le sommet lyrique du XVIIIème siècle à l'époque des Lumières et qui par sa date, demeure le dernier opéra composé par Mozart avec l'écrivain libertaire et séditieux, Da Ponte : Don Giovanni. L'ouvrage illustre la figure du séducteur insaisissable Dom Juan de Séville qui séduit la belle Anna tout en étant pourchassée par son ancienne maîtresse, l'inconsolable et fidèle Elvira… mais une jeune servante Zerlina croise la route du conquérant ammoral qui s'empresse de lui faire une cour assidue. Personnification de la liberté tragique, et pourtant d'une certaine façon maître affirmé assumé de son destin, Don Giovanni sait braver la mort et affronter les flammes infernales en un final spectaculaire.



Opéra libertaire dont la relecture à partir du XIX ème siècle, en fit "l'opéra des opéras": un manifeste funèbre et tragique, *Don Giovanni* demeure cependant, selon le voeu de son auteur, un "dramma giocoso". La vie traverse, palpitante et insolente, les personnages, les portant même à être la quintessence du souffle vital, l'incarnation du désir, de la pulsion sexuelle, l'énergie primaire… qui apporte les dérèglements sociaux ou l'excès d'ordre moral. Don Giovanni et son "double", Leporello, ne formeraient ainsi qu'une seule personne au double visage, une sorte de Janus moderne quand Donna Anna et

Ottavio, les amoureux héroïques qui ne cessent de se lamenter, incarneraient plutôt les tenants d'un système moral, tout autant condamné. D'un côté, l'exaltation de l'action; de l'autre, l'inhibition stérile, répétitive, étouffante.
Entre les deux duos, seule Donna Elvira, sincère dans son amour pour Don Giovanni, exprimerait la voie de la tendresse la plus pure… comme la plus aveugle. Les lectures du *Don Giovanni* de Mozart sont multiples. Chacune n'épuise jamais la richesse et la complexité fascinante du mythe.

modalités pratiques



Ouverture des grilles à 19h30. Accès : à partir de Paris > Sur la RN20 à l'entrée de Sceaux / Prendre «l'allée d'honneur»
– En voiture : 5km de la Porte d'Orléans
– En transport en commun : RER B station Parc de Sceaux
De 57 à 84 euros selon les disponibilités par catégories.

INFOS PRATIQUES BILLET VIP

Cocktail dînatoire 20 pièces sucrées salées
– Champagne à discrétion
– Plaid et programme Officiel
– Place en Carré Or
À partir de 19h30 : Accueil VIP
De 19h30 à 20h45 : Cocktail dans les Salons de Réceptions
À 20h45 : Début du spectacle

Réservations places normales ou places VIP sur **le site FNAC.COM**



Notre avis. La direction affûtée et vive de Debora Waldman (soirée du 14 juin à Sceaux, 92). *Orchestre et voix amplifiés grâce à un (assez bon) système de sonorisation, disposition surprenante de l'orchestre placé sous le plateau supérieur avec pour conséquence la situation de l'estrade de la chef d'orchestre que l'on voit de dos, se retournant vers les chanteurs et donc vers le public… le spectacle proposé par Opéra en plein air n'est pas classique. Le plein air et le placement de la scène au pied de la façade du château imposent des conditions différentes de celle de la salle fermée d'opéra. Pour autant, le jeu des chanteurs, la succession des tableaux, l'enjeu des situations sont réalisés sans accroc grâce essentiellement à l'excellente direction musicale de la jeune chef d'orchestre Debora Waldman. Son expertise assure cette tension musicale nécessaire à la réussite du spectacle. La baguette accomplit un tour de force malgré des conditions difficiles (ce soir du 14 juin précisément où le vent plutôt froid n'a pas manqué de perturber la réalisation). La vision est claire, articulée, douée de nuances et d'un vrai souci de la continuité comme de l'architecture dramatique. Le si difficile finale du I avec la juxtaposition des danses en est*

l'élément le plus emblématique : à la fois détaillé et très expressif. Côté chanteurs, les femmes sont honnêtes sans plus ; le Leporello de Matthieu Lecroart percutant… a contrario du Don Giovanni de Jean-Gabriel de Saint-Martin, aussi sensuel et séducteur qu'un glaçon. Les spectateurs des autres représentations pourront apprécier quant à eux, les autres distributions face à une façade patrimoniale qui change selon les lieux d'accueil. La direction de Debora Waldman elle sera toujours là, prête à défendre et ciseler coûte que coûte et non sans panache, l'opéra des opéras. A voir indiscutablement.

Tournée estivale 2014 de Don Giovanni de Mozart par Debora Waldman
17 dates événements pour redécouvrir le chef d'œuvre signé Mozart et Da Ponte

13 et 14 Juin 2014 : Parc de Sceaux
20 et 21 Juin 2014 : Château de Champ de Bataille
26, 27 et 28 Juin 2014 : Château de Vincennes
4 Juillet 2014 : Cité de Carcassonne
29 et 30 Août 2014 : Château de Haroué
9, 10, 11, 12 et 13 Septembre 2014 : Les Invalides (Paris)
19 et 20 Septembre 2014 : Château de Fontainebleau

Don Giovanni dévoilé par Debora Waldman

Approfondir : grand entretien avec la chef d'orchestre Debora Waldman



Jeune baguette prometteuse d'une rare voire exceptionnelle capacité à s'engager pour la vérité des partitions, la jeune chef d'orchestre Debora Waldman dirige l'opéra des opéras, Don Giovanni de Mozart. Pas impressionnée, la musicienne prend à bras le corps l'exubérante et impressionnante œuvre mozartienne et nous en dévoile plusieurs aspects clés avec une rare et très personnelle pertinence. Entretien avec Debora Waldman.

Quelle est votre vision de Don Giovanni (le personnage)? Et quel message le compositeur nous transmet-il à travers son ouvrage ?

Chez Tirso de Molina, il y a une structure théologique et catholique très forte. Celui qui se moque de la société, des femmes, se moque avant tout de Dieu. Chez Molière, le personnage de Don Juan oppose la raison à la foi. On y retrouve la critique de ce qui insupportait déjà Molière dans *Tartuffe* (les fausses croyances…).

Pour moi, l'apport principal de Mozart et de sa musique est qu'il fait sortir le personnage de sa dimension mythique pour devenir un être humain. Chez Molière, on a davantage de scènes où les personnages parlent de Don Juan, celui-ci étant absent. Alors que chez Mozart, on suit devant nous les actions de Don Giovanni. C'est un être en chair et en os, moins dans la rhétorique que chez Molière.

Cela dit, il reste camouflé derrière le code social, noble d'apparence et prend l'air d'un « héros » avec son inébranlable fidélité à lui-même. C'est cette fidélité qui fait sa grandeur.

Vu les questionnements de Mozart concernant « la mort » lors

de la composition de l'ouvrage (son père meurt en mai 1787), je ne peux m'empêcher d'aborder l'opéra d'un point de vu philosophique.

Il ne s'agit pas simplement d'un « personnage puni qui finit mal » et d'une morale lumineuse, mais plutôt d'un personnage qui existe par le regard que l'entourage porte sur lui, et par conséquent, lors de sa disparition, la situation reste **irrésolue**. Les autres personnages ne pourraient exister sans sa présence.

La « Scène dernière », trace musicale du passé (tel un chœur grec antique) et élément plus architectural que moral, reste ouverte et ambiguë. Comme si par-dessus de tout, la puissance divine de la musique qui traverse l'œuvre serait le message de l'opéra.

« Don Juan oscille continuellement entre l'état d'idée, c'est à dire la puissance, la vie, et l'état d'individu. Et cette oscillation est la vibration musicale » précise Søren Kierkegaard.

De quelle façon Mozart exprime-t-il la force du personnage dans l'écriture orchestrale ?

D'une manière générale, il est intéressant de remarquer comment Mozart trace par des gestes musicaux le portrait de Don Giovanni. Son caractère extérieur et ardent est exprimé dans « *Fin ch'han dal vino* » par une orchestration agitée et euphorique. Son caractère intérieur et séducteur par l'intimité de la canzonetta (solo de mandoline, accompagné par les pizzicatos de cordes).

Deux moments clefs sont à souligner pour illustrer la force du

personnage :

-Final Acte I (allegro) « *Trema, o Scelerato* » (Tremble scélérat), dans un véritable tourbillon orchestral, Don Giovanni est accusé pour ses actes de violences. Il y répond avec une audace extrême « *Ma non manca in me coraggio* » (mais le courage ne me manque pas) sur un rythme qui se moque de la puissance accusatrice. La scène aboutit à une apothéose de conflits dans une écriture canonique des syncopes.

-Final Acte II : la grande scène avec le Commandeur sur un rythme obstiné de marche (funèbre…) les cordes dessinent mélodiquement des flammes, alors que les cuivres et timbales ponctuent de façon religieuse le trajet musical. A cette intensité, Don Giovanni résiste *« A torto di viltate, tacciato mai saro ! »* (De lâcheté jamais je ne serai taxé).

Construit sur trois paliers, tout au long de ce passage, l'écriture orchestrale évolue des flammes mentionnées (encore de ce monde) vers des contrastes radicaux de nuances (trémolos des cordes) dans l'affrontement avec le Commandeur. Peu à peu, l'accélération de l'écriture se transforme en un feu infernal (gamme descendante agitée) auquel Don Giovanni finit par succomber.

En tant que chef, y a-t-il des passages dans l'opéra, particulièrement intenses, vrais défis pour la direction ?

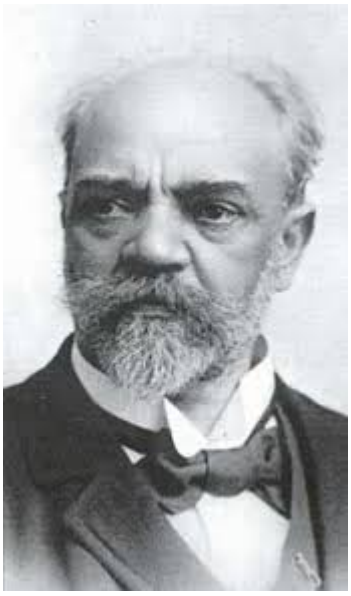


Absolument, je vais illustrer un autre passage (en plus de celui du Commandeur déjà mentionné) qui est celui du Bal de la fin du premier acte et la superposition des trois danses. Cette scène est un exemple de la virtuosité de Mozart. C'est la musique qui construit la réalité dramatique : trois danses aux métriques différentes vont se superposer pour symboliser l'incompatibilité des classes sociales : Le menuet (3/4 Don Ottavio et Donna Anna), l'Allemande (2/4 Leporello et Masetto) et la Contredanse (3/8 Don Giovanni et Zerlina), joués simultanément désagrègent la supposée harmonie des personnages, et de cette anarchie découle l'acte de violence de Don Giovanni envers Zerlina. C'est la coexistence de trois pensées, dans le même espace temporale, d'un modernisme inouï. Tenir compte de la forte structure du discours, répartir le juste poids des sections pour que l'arrivée à ces points intenses soit organique, est un vrai défi pour le chef d'orchestre.

Propos recueillis par Alexandre Pham en mai 2014.

Illustrations : Debora Waldman, Mozart (DR)

Stabat Mater de Dvorak



France Musique, le 13 juin 2014, 20h : Stabat Mater de Dvorak. A 36 ans, Anton Dvorak, né en 1841, compose son Stabat Mater dans des circonstances personnelles tragiques. L'oeuvre qui dure près d'une heure trente, est liée à une série de deuils familiaux. La partition est écrite au moment du décès de sa fille, Josepha, en 1876. Mais le père allait être à nouveau frappé par le destin quand survint à quelques mois d'intervalles, le décès de sa seconde fille, Ruzena, lors d'un accident domestique, puis celui de son fils, Potakar, victime de la variole. L'ouvrage qui est une réflexion sur la mort (en cela proche des Kindertotenlieder de Mahler, plus tardif, cycle composé entre 1901 et 1904), permet au compositeur d'exprimer l'intensité insupportable de la perte, celle des enfants ; puis l'horreur et le renoncement, depuis son début désespéré jusqu'à la sublimation atteinte par le développement cathartique et spirituel de l'ample méditation. Dvorak aborde l'ensemble du texte sacré de Jacopo di Todi, moine ombrien du XIV ème siècle.

Requiem des enfants morts

La partition est conçue pour choeur mixte, pouvant compter jusqu'à 100 exécutants, quatre solistes et orchestre symphonique. Elle date de l'époque où Dvorak côtoie Brahms, lequel a créé à la même époque (mars 1877) son Requiem Allemand. Brahms n'a jamais caché son admiration pour son confrère Tchèque dont il avait souhaité la présence à Vienne. L'oeuvre qui sera jouée en mars 1884 au Royal Albert Hall, puis en septembre 1884, lors du Festival de Worcester à Londres (couplée avec la Symphonie n°6, sous la direction de l'auteur) contribua dans une large part à la reconnaissance du compositeur, à l'échelle européenne.

Dvorak : Stabat Mater

en direct de la Basilique Saint-Denis

Angela Denoke, soprano

Varduhi Abrahamyan, mezzo

Steve Davislim, ténor

Alexander Vinogradov, basse

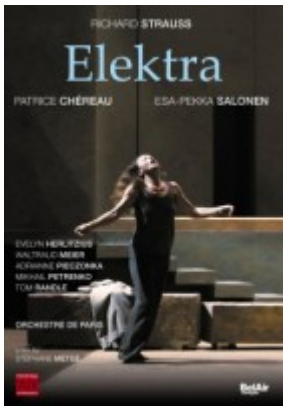
Chœur Philharmonique de Prague

Philharmonique de Radio France

Jakub Hrusa, direction

DVD. Richard Strauss : Elektra (Meier, Salonen,

Chéreau, 2013)



DVD. Richard Strauss : Elektra (Chéreau, 2013). La production aixoise de 2013 s'impose à nous après le décès de Patrice Chéreau : le document édité aujourd'hui en dvd prend valeur de testament artistique d'un metteur en scène qui avant cette Elektra légendaire avait de la même façon révolutionné en 1976 avec Boulez, la perception du Ring de Wagner à Bayreuth (de surcroît pour le centenaire du festival lyrique wagnérien). On retrouve ici le réalisateur Stéphane Metge qui avait déjà réussit la captation du sublime et noir opéra de Janacek : *De la maison des morts*, autre accomplissement de Chéreau à Aix.
Chéreau s'immerge dans la psyché des êtres, aucun n'est vraiment coupable ou littéralement conformes à ce que l'on attend de lui, ni totalement blanc ni fatalement noir : l'homme de théâtre bannit les frontières habituelles, gomme les manichéismes caricaturaux, façonnant de Clytemnestre, le visage d'une mère faible, détruite elle aussi par le poids du crime qu'elle a commandité (**Waltraud Meier** articulée, théâtrale, diseuse légendaire qui avait déjà chanté le rôle chez Nikolaus Lehnoff à Salzbourg en 2010) ; sa fille, corps suant, souffrant, sensuel : **Evelyn Herlitzius** incarne idéalement ce théâtre lyrique physique avant d'être vocal, dramatique avent d'être lyrique qui est la marque même de Chéreau à l'opéra. A elles deux, le spectacle vaut bien des palmes. Moins évidente la Chrysothémis d'Adrianne Pieczonka qui reste épaisse et moins soucieuse du verbe que ses partenaires. Les hommes sont eux aussi accablés, victimes, noirs.



L’espace scénique et ses décors (monumentaux/intimes) reste étouffant et ne laisse aucune issue à ce drame tragique de famille. Chacun des protagonistes, chacun des figurants exprime idéalement cette fragilité inquiète, ce déséquilibre inhérent à tout être humain. Le doute, l’effroi, la panique intérieure font partie des cartes habituelles de Chéreau (une marque qu’il partage avec les réalisations de la chorégraphes Pina Bausch) : l’homme de théâtre aura tout apporté pour la vérité de l’opéra, ciselant le moindre détail du jeu de chaque acteur. Dans la fosse, disposant d’un orchestre qui n’est pas le mieux chantant, Salonen sculpte la matière musicale avec une épure tranchante, un sens souvent jubilatoire de l’acuité expressionniste. Volcan qui éructe ou dragon qui souffle et respire avant l’attaque et le brasier, l’orchestre se met au diapason de cette vision scénographie à jamais historique. On regrette d’autant plus Chéreau à l’opéra qu’aucun jeune scénographe après lui, parmi les nouveaux noms, ne semblent partager un tel sens fulgurant, incandescent du théâtre. DVD événement, forcément CLIC de classiquenews.com.

Richard Strauss : Elektra, opéra en un acte. Livret d’Hugo von Hofmannsthal d’après Electre de Sophocle
Elektra : Evelyn Herlitzius Klytämnestra : Waltraud Meier Chrysothemis : Adrianne Pieczonka Orest : Mikhail Petrenko
Orchestre de Paris Direction musicale : Esa-Pekka Salonen
Mise en scène : Patrice Chéreau

Réalisation: Stéphane Metge
Bonus: Interview de Patrice Chéreau
Durée: 1h50 min + 23 min (docu, entretiens) – Image: Couleur, 16/9, NTSC. Audio: PCM Stereo, Dolby Digital 5.1
Sous-titres: FR / ANGL / ALL / ITAL / ESP

Zones: Toutes zones – 1 disque(s) – Date de sortie: 20-05-2014

Mozart, Schubert, piano à quatre mains par Pennetier et Ivaldi au TAP de Poitiers



Poitiers, TAP, le 4 juin 2014, 20h30. Piano à quatre mains. Pennetier, Ivaldi. Mozart,Schubert… Jean-Claude Pennetier, Christian Ivaldi : Schubert, Mozart : deux visages du génie musical viennois, préromantique et romantique. Le piano à 4 mains est une discipline collective difficile qui requiert écoute, complicité, entente secrète entre les deux pianistes au clavier. C'est une expérience aussi délicate et ténue que la pratique du quatuor à cordes. Christian Ivaldi, chambriste réputé, joue en duo avec son partenaire familier Jean-Claude Pennetier, deux musiciens qui ont d'ailleurs toujours affirmé leur affinité avec Mozart et … Schubert. Les œuvres de Mozart dévolues aux quatre mains sont de la même veine que les concertos pour piano, présentant en vertiges préromantiques, cette alternance troublante entre insouciance élégante et éclairs tragiques d'une gravité juste et saisissante qui semblent engager jusqu'aux ressources personnelles et intimes de l'auteur. Les Sonates pour quatre mains K497 et K521, remontent aux années viennoises : 1786 et 1787 (l'année de la sérénade Une petite musique de nuit) ; elles précèdent aussi de quelques mois l'achèvement en octobre 1787, de l'opéra Don Giovanni, créé triomphalement à Prague.

Schubert n'avait que 21 ans quand il compose sa sonate D.617, radieuse et extravertie mais il avait déjà abordé tous les genres musicaux avec une grande maîtrise. On ne peut imaginer contraste plus vertigineux et elle aussi plongeant dans les eaux les plus personnelles du créateur, avec la célèbre Fantaisie en fa mineur, mélancolique et d'un balancement instrospectif et méditatif, composée à la fin de la vie de Franz Schubert, dix ans plus tard…



La complicité du duo de pianos porté par Jean-Claude Pennetier et Christian Ivaldi devrait révéler la face miroitante et l'activité intérieure des pièces de Mozart et Schubert, réunies dans ce programme enchanteur. **Jean-Claude Pennetier, Christian Ivaldi Schubert, Mozart : piano à quatre mains Poitiers, TAP, auditorium Mercredi 4 juin 2014, 20h30** durée : 1h40mn avec entracte **W. A. Mozart :** Sonate en ut majeur K.521, Sonate en fa majeur K.497 **Franz Schubert :** Sonate en si bémol majeur D.617, Fantaisie en fa mineur D.940 Jean-Claude Pennetier, Christian Ivaldi, piano à 4 mains **Informations, réservations** : TAP Théâtre Auditorium Poitiers 1 bd de Verdun 86000 Poitiers +33 (0)5 49 39 29 29 Illustration : Jean-Claude Pennetier (DR)

La Traviata de Diana Damrau sur France Musique



France Musique, le 7 juin 2014, 19h: Diana Damrau chante La Traviata, en direct de Bastille. Après un Werther clair et lisible, **Benoît Jacquot** met en scène La Traviata, tragédie parisienne de Verdi qui au moment de sa création à Venise sur les planches de La Fenice (1853), suscita un scandale notoire : comment accepter dans un opéra, de voir les amours sulfureuses d'une courtisane et d'un jeune bourgeois (Germont fils) : elle en proie à une rédemption morale inacceptable ; lui, prêt à saborder l'honneur de sa famille ? Verdi alors en ménage avec Giuseppina Strepponi, cantatrice à la réputation elle aussi scandaleuse, qu'il n'épousera que sur le tard, dénonce ici l'hypocrisie de son temps. Inspiré par le roman de Dumas fils, *La dame aux camélias* (1852), le compositeur portraiture la société du Second Empire non sans une pointe satirique ; il brosse surtout de Violetta Valéry, la courtisane sublime léguée par Dumas, un portrait bouleversant, celui d'une âme sensible, romantique qui alors qu'elle se sent condamnée, usée par les excès de sa vie sans morale, rencontre en croisant le regard d'Alfredo, le pur amour. En traitant un mythe littéraire contemporain, Verdi transpose à l'opéra, un vrai sujet qui pourrait être d'actualité. Liszt a laissé un témoignante bouleversant sur la vraie Dame aux camélias : **Alphonsine Duplessis**, morte tuberculeuse en 1847, petit être fragile et sensuel d'une passivité déjà maudite.



D’une rare justesse émotionnelle, l’écriture de Verdi bannit ici toute virtuosité démonstrative : il touche directement le cœur. Jamais les options expressives n’ont à ce point fusionner avec les accents de la nécessité poétique et dramatique. Chaque air de Violetta, saisie, consumée par le grand vertige de la vie, s’impose à nous comme autant de confessions introspectives, miroir de son état psychique : l’abandon de ses rêves, les élans de ses désirs perdus, la faiblesse d’un corps qui perd peu à peu le goût de vivre, sous la pression sociale, face aux épreuves que lui impose le père de son jeune amant… Trop de vérité et de sincérité dans ce drame sentimental d’une irrésistible cohérence : à la création, la censure exigea que les rôles soient chantés en costumes Louis XIV. Des robes modernes auraient souligné la modernité insupportable de l’ouvrage. Reprise un an plus tard après le fiasco de La Fenice, en 1854 au Teatro San Benedetto de Venise, La Traviata défendue par une meilleure distribution, suscita le triomphe que l’ouvrage méritait.



La nouvelle production de La Traviata à l’Opéra Bastille réunit une distribution prometteuse : **Diana Damrau** qui vient d’ouvrir la saison actuelle de La Scala avec cette prise de rôle exceptionnellement intense et juste ; **Ludovic Tézier** habitué du rôle paternel, sacrificateur et protecteur à la fois, Germont père… ajoute au tableau, sa droiture vocale qui sied parfaitement au rôle paternel, un rien moralisateur et rigide. 8 dates événements, du 2 au 20 juin 2014. **Diffusion en direct sur France Musique, le 7 juin 2014, 19h**. En direct dans les cinémas le 17 juin 2014.

Verdi : La Traviata à l’Opéra Bastille

Daniel Oren (2, 5, 7, 9 et 20 juin)
Francesco Ivan Ciampa (12, 14, 17 juin)
direction musicale

Benoît Jacquot
Mise en scène

Diana Damrau, Violetta Valéry
Anna Pennisi, Flora Bervoix
Cornelia Oncioiu, Annina
Francesco Demuro, Alfredo Germont
Ludovic Tézier, Giorgio Germont
Kevin Amiel, Gastone
Fabio Previati, Il Barone Douphol
Igor Gnidii, Il Marchese d'Obigny
Nicolas Testé, Dottore Grenvil

Orchestre et Choeur de l'Opéra national de Paris

Réservations, informations sur le site de l'Opéra national de Paris